

Olivia Giusti



LÀ OÙ
TON RIRE
DANSE
LE AVEC
VENT



Voyager dehors. Cheminer dedans.

Olivia Giusti

Là où ton rire danse avec le vent

© Olivia Giusti, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1940-4

Couverture : @lescroquis de Marie

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce n'est pas la montagne que nous conquérons, mais nous-mêmes.
Sir Edmund Hilary

(Citation attribuée à Edmund Hilary, l'un des premiers à avoir atteint le sommet de l'Everest avec le Sherpa Tensing Norgay, le 29 mai 1953.)

Le bonheur ne se trouve pas au sommet de la montagne, mais dans la façon de la gravir.

Confucius

Bonne année, bien sûr !

Dimanche 20 octobre 2019, jour 9

Manang (3500 m) – Leder (4200 m)

Dénivelé positif : 920 m. Dénivelé négatif : 145 m.

Temps de marche : 4 h 30

Silencieuse et prostrée, je souffre du mal des montagnes.

Hier soir, j'ai senti les premières difficultés respiratoires à 3500 mètres, alors je ne m'étonne guère de suffoquer à 4500.

Pourquoi n'ai-je pas pris ce fichu médicament pour m'aider à supporter l'altitude ?

Peut-être parce que mon état physique et mental ne me permet plus de raisonner correctement.

Tout simplement.

Mon changement radical d'attitude surprend mes camarades de trekking ainsi que le guide. Alors que j'ai l'habitude de manger un demi-mammoth à chaque repas, pourquoi ai-je été incapable d'avaler plus de deux bouchées au cours du dîner ?

Les questions se bousculent dans ma tête depuis son départ et la liste s'allonge en permanence.

Aucune réponse ne se présente à mon esprit.

Ne supportant plus de tourner en rond, empêtrée dans un malaise sans nom, je me suis inscrite à ce voyage, le cœur plein d'espoir.

Foutaises.

Quelle mouche m'a piquée ?

Le regard rivé au plafond, le corps secoué par une toux incontrôlable, j'attends que la nuit passe.

J'ai froid.

Mon duvet et trois couvertures posées l'une sur l'autre ne suffisent pas à me réchauffer, comme si le sang ne circulait plus dans mes veines.

Aucune révélation, aucune explication.

Je suis seule.

Elle ne m'accompagne pas sur le chemin du deuil comme je l'avais imaginé.

Elle est partie pour de bon, sans dire au revoir, en claquant la porte de la vie le 1^{er} janvier 2019.

Et bonne année, bien sûr !

C'est l'histoire d'un amour...

Samedi 22 octobre 2016

Plateau de Saint-Hilaire-du-Touvet (950 m)

J'utilise *in extremis* le bon cadeau que des amis m'ont offert pour mes trente ans : un baptême de parapente. L'idée me séduit en partie, puisque les grands espaces, les paysages à perte de vue, les beautés du monde m'émerveillent. Toutefois, ils ont omis un détail d'une importance capitale : sauter dans le vide me pétrifie.

Je m'efforce de canaliser ma peur pour profiter des sensations de cette nouvelle expérience. Bien qu'un sentiment de liberté m'envahisse et que des frissons d'excitation parcourent mon corps, je ne parviens pas à me détendre, assise sur une minuscule sellette, les jambes ballottant dans les airs. Crispée des pieds à la tête, je contemple le paysage familier qui m'entoure : la falaise en dessous de Saint-Hilaire-du-Touvet, la Dent de Crolles et, de l'autre côté de la vallée, la chaîne de Belledonne.

Alors que ma tête commence à tourner à cause du vertige, Bruno, le moniteur, me demande, ou devrais-je dire m'impose, de prendre les commandes pour immortaliser ces moments avec son appareil-photo. Les mains tétanisées sur les poignées, j'exécute sans broncher les indications sommaires. Rien de sorcier : je n'ai qu'à lever le bras droit ou gauche. En dépit de la simplicité des manœuvres à effectuer, la terreur me gagne. Et si je me trompais de côté ? La voile se fermerait et ce serait le crash inexorable au milieu d'un champ dans le meilleur des cas, sur la route, dans le pire.

Comme s'il devinait mes pensées, le pilote cherche à détourner mon attention.

— Je passe la moitié de l'année au Népal.

Tu m'en diras tant !

Concentrée sur le vol, je n'oublie pas pour autant la politesse qui me pousse à le questionner.

— Ah bon ? Que faites-vous là-bas ?

— Parapente !

J'aurais dû m'en douter.

Alors que ma tête se baisse en direction du sol et que mes mains s'agrippent aux sangles qui me retiennent, il hurle dans mon dos de le tutoyer avant de compléter ses propos.

— Vers Pokhara, si tu savais les vols extraordinaires que tu peux faire...

Je feins de m'intéresser à ses paroles alors que je n'ai qu'une seule hâte : que mes pieds se posent sur la terre ferme qui se rapproche dangereusement.

— Tu donnes des cours là-bas aussi ?

— Tout à fait, madame. Je pars avec mon épouse et mon fils, de mars à mai, et d'octobre à mi-décembre, pendant la saison sèche.

Sans me laisser le temps de réagir, il se lance dans un discours lyrique sur son pays de prédilection.

— Au Népal, les sommets côtoient le ciel. C'est le paradis du parapentiste. Je ne me lasse pas de le parcourir en quête d'un décollage susceptible de m'offrir un nouvel angle d'observation.

Je tends l'oreille lorsqu'il murmure, comme s'il me confiait un secret de la plus haute importance :

— Tu sais, là-bas, j'ai l'impression d'évoluer au milieu du sacré, de me frayer un chemin parmi les demandes des uns et des autres qui se dispersent dans le vide et l'immensité...

J'ose effectuer une légère torsion de la tête et du buste pour observer Bruno, qui ne s'arrête plus de parler avec les yeux qui brillent. Bien que fort attendrissant, je préférerais qu'il se concentre sur les manœuvres afin que nous atterrissions sains et saufs sur le terrain et non pas dans les marais voisins.

Respire, Léana, il maîtrise.

— Il n'y a pas un seul, mais plusieurs Népal, poursuit-il. Tu peux te trouver à moins de 100 mètres d'altitude dans les plaines du Téraï et côtoyer par ailleurs les plus hauts sommets du monde. C'est magique ! Magnifique ! MA-GNI-FI-QUE !

Il parle de plus en plus fort par excès d'enthousiasme, certes, mais également pour couvrir les bruits des véhicules qui circulent à vive allure sous nos pieds.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point les conditions atmosphériques diffèrent d'un endroit à l'autre. Ce formidable terrain de jeux pourrait faire oublier les caprices de la montagne qui n'éprouve aucune pitié envers ceux qui s'y aventurent aveuglément sans la connaître et, surtout, sans la respecter. Plus je m'élève et plus les paysages me subjuguent par leur grandeur et leur beauté. Si tu aimes la nature, je te recommande vivement de découvrir ce paradis terrestre que tu peux explorer à pied, sur l'eau, ou dans les airs.

Son éloquente euphorie m'amuse :

— Merci, maître, pour toutes ces indications !

Alors que je m'attendais à finir sur les fesses, le moniteur atterrit avec

délicatesse. Pendant que l'homme volant plie la voile, je repense aux paroles échangées quelques instants plus tôt.

Le Népal. Tiens donc. Pourquoi pas ?

Quelle destination plus attractive pour une jeune femme passionnée de trekking et attirée par les sommets ?

L'idée, semée dans mon esprit, ne demande qu'à germer.

Samedi 22 juillet 2017, jour 6

Trekking autour du Mont-Blanc, du refuge Elena (Italie) à La Fouly (Suisse)

Dénivelé positif : 620 m. Dénivelé négatif : 1100 m.

Temps de marche : 5 h

Alors que nous approchons du grand Col Ferret qui permet de basculer de l'Italie à la Suisse, Nadine, une adorable sexagénaire, me raconte son séjour de l'année dernière.

— Le grand tour des Annapurnas en vingt et un jours ! s'extasie-t-elle. C'était extraordinaire ! Je suis partie avec Allibert Trekking. Tu sais, l'agence spécialisée dans les voyages sportifs. Tu connais ?

Sans attendre ma réponse, elle continue de parler, ce qui me rappelle un certain Bruno, à croire que le Népal ensorcelle ceux qui y mettent le pied.

— Tout était tellement bien organisé que nous n'avons eu à nous préoccuper de rien.

Je me concentre pour esquiver les coups de bâtons de randonnée, puisqu'elle s'exprime en agitant les bras en même temps qu'elle progresse sur l'étroit sentier.

— Nous mangions chez l'habitant midi et soir et les journées n'étaient pas trop longues, ce qui nous permettait de visiter, de nous reposer, de lire ou de dormir pour les plus paresseux.

Elle m'adresse un clin d'œil en se retournant. Me prendrait-elle pour une marmotte ? Certes, je me couche à 20 h 30 depuis le début du séjour : je n'ai jamais aimé veiller. En revanche, je suis toujours la première debout.

Lorsque je souris à Nadine pour l'inviter à poursuivre son récit, cette dernière ne se fait pas prier.

— Nous étions bien acclimatés pour monter au col à 5400 mètres. C'était une expérience exceptionnelle. J'en garde un excellent souvenir.

L'embryon d'un projet de voyage au Népal grandit dans mon esprit.

*Vendredi 24 novembre 2017, dans le train
Grenoble – Dunkerque*

Quel bonheur de rendre visite à la sœur de mon père, ma marraine adorée, ainsi qu'à mon oncle Charles ! À cause de la distance qui nous sépare, je ne peux séjourner qu'une semaine par an dans le Nord, aux petits soins de la maîtresse de maison qui tient à s'occuper de tout. Je ne connais pas meilleur hôte qu'elle. Je savoure les moments privilégiés que nous partageons lors de promenades en bord de mer, de conversations à cœur ouvert, de sorties shopping parfois et de repos souvent.

Sur le trajet du retour, l'écran d'un ordinateur attire mon regard. Une somptueuse montagne et sa pointe blanche se dressent fièrement au fond d'une vallée. Je crois reconnaître la Meije, vue du hameau de la Buffle, au pied du pic du Mas de la Grave. J'en suis tellement certaine que j'engage une discussion avec l'homme d'une quarantaine d'années qui occupe le siège voisin. Ce cadre snobinard dans la fleur de l'âge me répond du bout de ses lèvres crispées sur un ton glacial :

— Non, ce n'est pas dans les Hautes-Alpes, madame. J'ai pris ce cliché au Népal, sur le tour des Annapurnas.

Il évite de me regarder, ne serait-ce qu'une seconde, les yeux rivés sur son écran. Alors, la conversation s'arrête net, avant d'avoir commencé. Inutile d'insister : je dérange monsieur l'homme d'affaires. Comment ai-je osé l'interrompre ? Qu'il travaille à s'en labourer les méninges ou qu'il s'étouffe avec son manque d'amabilité ! Peu importe.

Le Népal croise une nouvelle fois mon chemin : la graine devient germe.

*Lundi 22 octobre 2018, 17 h 22, de retour d'un déplacement professionnel.
Paris – Gare de Grenoble*

— Je rentre à l'hôpital demain, ma petite chérie.

C'est comme si une bombe éclatait à l'intérieur de ma poitrine. Au fond de moi, peut-être, je sentais au ton de sa voix qu'elle ne s'en sortirait pas sans y laisser des plumes.

De là à imaginer qu'elle les perdrait toutes en l'espace de deux mois et demi...